

Migrants, par Patrick Royannais, prêtre du diocèse de Lyon

(paru dans "La Croix", dimanche 17 janvier 2016, p.18, sous le titre *La revanche des pauvres*)

En faisons-nous trop pour les migrants? Pas sûr. Nous n'aurions toujours pas accueilli les 24 000 Syriens que nous nous étions engagés à héberger. Et pourtant, certains craignent pour l'unité et l'identité de la Nation, pour nos capacités d'intégration, pour le marché de l'emploi, etc. Ne doit-on pas se protéger de l'arrivée en Europe d'un million de réfugiés en 2015? Notre société est en danger.

Oui, notre société est en danger, j'en suis convaincu. Notre foi elle-même. Mais le danger ne vient pas forcément d'où l'on pense. Il se pourrait que nous ayons plus à craindre de nous-mêmes que de ceux qui nous envahiraient, de surcroît musulmans, puisque c'est un des sous-entendus de l'affaire.

Je comprends fondamentalement, quoique de façon non exclusive, le phénomène migratoire auquel nous assistons comme la revanche des pauvres. Nous profitons et sommes solidaires, donc responsables, que nous le voulions ou non, d'un déséquilibre économique et géopolitique. Dans une société mondialisée, on ne peut se protéger économiquement ou géopolitiquement; tout est en interaction. C'est pour cela que la rhétorique de la droite extrême est mensonge. Nous ne pouvons exiger, pour maintenir notre mode de vie, que les injustices continuent, que les pauvres demeurent pauvres. Oui, nous changeons de civilisation. Dans une société mondialisée, s'opposer à l'accueil de ceux que nous avons jusque-là maintenus sur les marges de notre prospérité et de nos libertés est non seulement un meurtre mais aussi un suicide.

Puisque nous ne sommes pas prêts à partager, à diminuer les inégalités, les gens viennent chez nous d'autant que ce n'est pas vivable chez eux, pour partie par notre faute. Ils viennent, dans l'immense majorité des cas, sans violence, sans armes. (C'est assez rare dans l'histoire des migrations massives pour être souligné. Les migrations européennes aux Amériques, par exemple, ont été violentes!) Ils demandent juste à vivre plus dignement, plus en sécurité. Ils vont changer notre culture. C'est cela aussi la revanche des pauvres. Eux aussi seront changés. Maintenir notre culture contre eux est impossible parce que ce serait nier ce que nous appelons justement notre culture.

Nous sommes schizophrènes. Il y a quinze ans, on refusait de reconnaître les racines chrétiennes de l'Europe. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui revendiquent le christianisme comme racines ou comme valeurs (la crèche de Béziers est typique). Mais ce n'est pas de la foi qu'il s'agit – qui est préoccupé par la Trinité, le salut, voire le partage et le service? On cherche une identité. Or c'est un fait, nos pays ne sont plus chrétiens – si jamais cela a un sens de parler de pays chrétien. Ils ne se définissent plus univoquement. Avant de le regretter, il faudrait s'apercevoir de la richesse et de la liberté que cela représente!

D'autres revendiquent la laïcité, même schizophrénie. Bien loin de ce que le mot désignait en 1905 – la neutralité de l'État qui permet de faire cohabiter pacifiquement des opinions différentes, notamment quant au religieux –, elle s'entend aujourd'hui comme la revendication de vivre en société sans devoir rencontrer la différence de ceux qui ne pensent ou ne vivent pas comme moi (l'avis des maires de France sur les crèches est typique).

Notre peur devant l'arrivée massive de migrants met en évidence, plus qu'un problème économique ou de sécurité intérieure, notre incapacité à la différence. Nous revendiquons d'être une société libre

et ouverte, mais, c'est selon, les pauvres, les réfugiés, les musulmans, les chrétiens, bref, toutes les minorités – qu'elles soient numériques ou économiques – n'ont pas droit de cité – ou d'être visibles – au nom de... la liberté! Cette contradiction, nôtre, est notre mort. Nous n'avons pas le choix. Accueillir ceux qui se réfugient chez nous est une obligation au nom même de la culture ou des valeurs que nous voulons défendre, qu'elles soient chrétiennes ou laïques. C'est nous aussi que nous sauvons à les accueillir. C'est nous aussi que nous tuons à laisser la mer, les guerres, la pauvreté ou les brigands les emporter.

Pour nous, disciples de Jésus, fermer la porte à ceux qui appellent au secours, c'est mettre le Christ dehors de nos vies; c'est ne plus être ses disciples! Dieu ne se rencontre jamais autant que sous la figure de l'autre si différent, si proche, sans toit ni patrie, souvent pauvre mais toujours appelé à être reconnu comme un frère. J'ai l'impression que François ne dit pas autre chose. Bon, je sais, certains pensent que c'est un mauvais pape...

Patrick Royannais